



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

5^{me.} ANNÉE.]

AVRIL 1850.

4^{me.} LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE NAPOLEON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE VIII.



L'ANNÉE 1807 s'ouvrit pour ainsi dire par la bataille d'Eylau, bataille étrange, en ce sens qu'elle fut sans résultat politique. Les Russes y perdirent trente mille hommes, tant tués que blessés, et les Français seize mille. Chacun des deux partis s'attribua la victoire : un *Te Deum* fut chanté à Paris et à Saint-Petersbourg; mais ce mouvement d'orgueil des Russes fut court : le 26 mai, Dautzick est

pris ; enfin, le 14 juin suivant, les deux armées se trouvent en présence à Friedland.

—Ce jour est une époque heureuse ! s'écria Napoléon en passant devant le front de ses grenadiers : c'est l'anniversaire de Marengo ! effectivement, de même qu'à Marengo, la bataille fut définitive : les Russes furent écrasés. Le czar, se trouvant dans la même position qu'à Austerlitz, prit la résolution de s'humilier une seconde fois. Le 21 juin un armistice est proposé et accepté ; cet armistice n'est que le prélude de la paix de Tilsitt, signée le 9 juillet 1807. Un an après (en septembre 1808), Napoléon et Alexandre sont réunis à Erfurth. Au milieu de l'affluence de rois, de princes et de grands personnages de toute sorte qui les entouraient, les deux empereurs aimaient à s'isoler de cette foule d'automates dorés, et à passer ensemble des journées entières dans la plus parfaite intimité. Un matin que Napoléon sortait à pied de son palais, accompagné d'Alexandre, sous le bras

duquel il avait amicalement passé le sien, il s'arrêta devant le grenadier qui, posé en faction au bas de l'escalier, leur présentait les armes. Napoléon le regarde un moment en secouant la tête d'un air d'orgueil, et faisant remarquer à Alexandre ce soldat, dont le visage est orné d'une cicatrice qui part du front et descend jusqu'au milieu de la joue :

—Que pensez-vous, sire mon frère, lui dit-il, de soldats qui survivent à de pareilles blessures ?

— Et vous, sire mon frère, répond Alexandre, que pensez-vous des soldats qui les font ?

—Ils sont morts, ceux-là !... murmura le grenadier d'une voix grave, sans rien perdre de son immobilité.

Alexandre, dont la belle réponse avait un moment embarrassé Napoléon, se tourna alors vers ce dernier en disant avec courtoisie :

—Mon frère, ici comme ailleurs, la victoire vous reste.

—Mon frère, c'est qu'ici comme ailleurs mes grognards ont donné.

Et Napoléon s'éloigna en faisant un geste de remerciement au factionnaire, qui ne détourna même pas les yeux.

Les deux empereurs quittèrent Erfurth le 14 octobre.

L'envahissement du Portugal, qui avait eu lieu précédemment par les troupes françaises, n'était qu'un acheminement à la conquête d'Espagne, où régnait Charles IV, tiraillé par deux pouvoirs opposés, le favori Godoy et le prince des Asturies, Ferdinand. Offusqué d'un armement maladroit fait par Godoy au moment de la guerre de Prusse, Napoléon n'avait jeté qu'un regard sur l'Espagne, regard rapide et inaperçu, mais qui lui avait suffi cependant pour y voir un trône à prendre. Aussi, à peine en possession du Portugal, ses troupes pénétrèrent dans la Péninsule, et, sous prétexte de guerre maritime et de blocus, occupèrent d'abord les côtes, puis les principales places, puis enfin formèrent autour de Madrid un cercle qu'elles n'avaient qu'à resserrer pour être, en trois jours, maîtresses de la capitale. Sur ces entrefaites, une révolte